

## **« Ma vie dans un rêve »** **de Robert DENIS**

Demain, je fête mes 70 ans, je suis un peu énervé et comme chaque soir, vers vingt-trois heures, je me couche dans mon vieux lit tout délabré. Je m'endors difficilement, puis je rêve de mon dernier jour de travail, mon patron m'a demandé de faire le tri dans mes affaires pour débarrasser un vieux local qui me servait jadis de vestiaire, j'y entreposais également mes outils et des affaires personnelles, c'était pour moi, mon territoire, personne d'autre que moi n'y avait accès, mais cela, il y a bien longtemps.

Avec le temps, je l'avais un peu oublié ; j'ouvre la porte avec beaucoup de difficulté, la serrure est rouillée, je pousse cette porte qui est très lourde, la poussière me tombe sur le nez, je fais deux pas en avant, je jette un rapide coup d'œil devant moi, à gauche, puis à droite et les larmes me viennent aux yeux.

"Que de souvenirs" me dis-je en essuyant mes larmes avec mon mouchoir blanc, puis je le regarde en le repliant avant de le remettre dans ma poche, il est devenu noir ; je pense que je dois faire pitié à voir. Je suis comme paralysé pendant quelques minutes, je regarde ma montre, il faut que je me reprenne et vite, car je n'ai que la journée pour débarrasser ce local.

Depuis l'âge de quatorze ans que je suis plombier, j'en ai vu des choses, des bonnes et des moins bonnes. Je prends un marteau qui se trouve sur une étagère, les toiles d'araignée me collent aux mains, c'est très désagréable, puis je m'assois sur une vieille caisse en bois qui me servait jadis de chaise. Je serre mon marteau très fort contre moi, c'était mon premier marteau ; je me souviens, ma maman me l'avait offert, elle m'avait également acheté une caisse à outils avec tout ce qu'il me fallait à l'intérieur. Ma maman n'était pas riche, elle travaillait très dure pour m'offrir tout ce dont j'avais besoin.

Je n'ai pas connu mon papa, il est mort par accident dans une mine de charbon, j'avais trois ans, j'aurais bien aimé le connaître, car maman m'en parlait toujours avec une grande admiration, c'était quelqu'un de formidable, à aucun moment, elle ne m'en disait du mal ; mon papa, c'était quelqu'un de bien !

Je me lève, je me dirige vers une armoire et dans le fond de cette vieille armoire, je retrouve mon premier fer à souder, je m'assois de nouveau sur ma caisse, je le contemple, je souffle dessus ; comme il est beau, il est gravé à mon nom ; j'entends encore ma mère me dire :

"Mon garçon, prends-en soin et ne le perds pas, car tu sais, il m'a coûté cher, je ne pourrais pas t'en offrir un autre avant très longtemps".

L'émotion m'emporte, je laisse couler quelques larmes, elles tombent sur mon fer, je les essuie avec mon mouchoir et je range mon fer à souder au fond de ma caisse à outils.

Je respire un grand coup, je ne pensais pas que c'était aussi dur d'abandonner toute une vie de travail, moi qui pourtant ne cessais de dire :

"Vivement la retraite, je suis fatigué, j'en ai marre, les patrons sont tous des profiteurs, ils n'ont de pitié pour personne".

Pourtant, maintenant, je pense le contraire, car c'est un peu grâce à eux si j'ai pu élever mes trois enfants. J'ai également quatre petits-enfants, ils sont tellement mignons, je souris en pensant que je vais pouvoir consacrer une partie de mon temps pour eux. J'ai un potager, mais je vais en faire un encore plus grand, car j'adore jardiner, je leur apprendrais comment faire pousser de beaux légumes ; déjà, je suis heureux lorsque je les vois gambader dans mon jardin, souvent ils me disent :

"Papy, on peut prendre des tomates et des radis".

Bien évidemment, ils n'ont plus faim lorsqu'ils se mettent à table, mais vous ne pouvez pas savoir comme je suis heureux de les voir apprécier toutes ces bonnes choses, ils ne cessent de me répéter :

"Papy, c'est bien meilleur qu'à la maison".

Ma femme aurait aimé connaître nos petits bambins, malheureusement, elle nous a quittés, il y a déjà cinq ans. Lorsque je pense à elle, je suis triste et heureux en même temps, triste parce qu'elle n'est plus là, elle me manque énormément, elle n'aura pas la chance de goûter à la retraite comme moi ; elle qui, pourtant, en parlait souvent, elle aura cotisé pour rien, comme tant d'autres d'ailleurs. Mais je suis quand même heureux, lorsque je pense à tous les bons moments que nous avons passés ensemble. Le soir, je rentrais très tard de mon travail et c'était toujours avec le sourire qu'elle m'attendait, j'étais heureux avec elle, je la vois encore me préparer mon panier, car à mon travail, je mangeais toujours sur le chantier, le restaurant était trop cher, je préférais économiser afin que mes enfants ne manquent de rien. Elle me disait toujours :

"Mon chéri, je t'ai préparé ton panier pour demain, j'espère que tu en auras assez, parce que tu travailles dur, il te faut prendre des forces".

J'essuie mes quelques larmes qui ne cessent de couler et je respire à nouveau un grand coup, je me lève et cherche au fond d'une autre étagère, je trouve une petite boîte ronde, je souffle dessus, car comme le reste, c'est plein de poussière, je tousse et me rassois de nouveau sur ma caisse. Je l'ouvre, ce sont des pansements et une petite bouteille qui contenait de l'eau-de-vie que ma maman me donnait lorsque j'étais en apprentissage; j'entends encore sa douce voix, c'est comme si elle était là, près de moi :

"Mon petit, surtout, prends bien soin de toi, si tu te fais mal et que tu saignes, il faut bien nettoyer la plaie, mets ensuite un peu d'eau de vie, cela désinfecte et met un pansement".

Je souris, c'est vrai que j'étais maladroit et je ne me suis pas amélioré depuis. Je me souviens qu'un jour, nous avions une baignoire à installer au troisième étage, il nous fallait la monter par l'escalier, car il n'y avait pas d'ascenseur ; c'était lourd, je ne disais rien, mais le long du mur, je m'étais accroché la main droite sur une pointe qui dépassait, comme disait mon patron, car il avait bien remarqué que je m'étais fait mal :

"Je ne sais pas ce que cette pointe fait là, mais elle est là, saloperie de pointe".

Enfin ce jour-là, tout ça m'avait bien servi. Je jette cette boîte dans la poubelle, puis rapidement, je la reprends, car je vois bien que je ne peux pas me débarrasser de mes vieux souvenirs.

Je regarde une nouvelle fois autour de moi, je ne vois que de la poussière et des toiles d'araignées, même qu'il y a de très vieilles araignées, il y en a même qui se promènent avec des cannes. Je me mets à rire tout seul en me disant :

"Mon gars, tu as de l'humour".

Mais, ça n'a pas duré, car je me mets à penser à tous les patrons que j'ai eu, ils sont quatre, trois sont décédés, le dernier prend sa retraite l'an prochain et il n'a personne pour prendre la suite de son entreprise, je me demande ce que vont devenir les autres ouvriers, moi, j'ai de la chance, je pars à la retraite : mais finalement, ce n'est pas mon problème.

Je me souviens de mon premier patron, il s'appelait Marcel, il fallait l'appeler par son prénom, sinon il se fâchait, je ne voulais pas, mais il disait que c'était pour la relation au travail,

se tutoyer et s'appeler par son prénom est indispensable. Il était sympathique, c'est lui qui m'a tout appris.

Malheureusement, un matin, il est tombé d'une échelle, il eut les deux jambes de brisées, il ne s'en était d'ailleurs jamais remis. Il venait régulièrement me voir avec son fauteuil roulant pour me donner les ordres ; puis un jour, il n'était pas comme d'habitude, il était triste, je voyais bien qu'il allait encore plus mal, il m'a dit en posant sa main droite sur mon épaule droite :

"Mon gars, c'est fini pour moi, c'est peut-être la dernière fois que tu me vois, je te laisse la boutique et en attendant que mon frère arrive, car c'est lui qui va me remplacer, il faudra que tu te débrouilles seul, mais j'ai confiance en toi, t'es un bon petit gars".

Il m'a confié le travail et le camion, car je venais également d'avoir mon permis de conduire, il faisait peine à voir, je ne l'ai effectivement jamais revu.

Son frère était devenu mon nouveau patron, il ne connaissait absolument rien au métier, alors il s'occupait des papiers et moi du travail, c'était encore plus dur, parce que je n'avais personne pour m'aider à monter les baignoires et tout le reste.

Ce nouveau patron, je ne le sentais pas, j'avais d'ailleurs raison, car il fit rapidement appel à son dernier frère pour prendre sa place. Malheureusement, on ne s'improvise pas plombier, ce troisième patron n'a duré qu'un an. Il a cédé son affaire à son fils qui avait un an de moins que moi.

J'ai tout de suite sympathisé avec ce dernier patron, il ne connaissait rien à ce travail, mais je l'aimais tellement bien que je lui ai tout appris ; il m'en a d'ailleurs toujours été reconnaissant.

Je cherche encore sur les étagères et je trouve une vieille serpe.

"Que fait cette serpe ici ? Elle n'a rien à faire là" me dis-je ; je m'assois, je passe mon mouchoir dessus et soudain, les souvenirs me reviennent. À l'époque, avec un ami d'enfance, le samedi, nous coupions du bois pour nous chauffer et je venais la ranger là.

C'est d'ailleurs grâce à cet ami que j'ai rencontré ma femme, j'avais vingt ans, nous étions ensemble à une fête foraine et il m'a présenté sa cousine, elle avait dix-neuf ans, elle était très belle et gentille, tout la faisait rire, nous nous sommes tout de suite aimés et nous nous sommes rapidement mariés. Avant de nous marier, je ne savais pas comment lui faire plaisir, rien n'était trop beau pour elle, je n'avais pas d'argent, mais elle se contentait de peu, un pique-nique, une partie de pêche, ça lui suffisait. Les poissons n'avaient rien à craindre de nous, car nous étions en permanence à nous embrasser, lorsque nous ne nous embrassions pas, je lui racontais des histoires, elle riait tellement fort, que l'on devait l'entendre de très loin et cela faisait très certainement fuir les poissons.

Je regarde le ciel, malgré que je ne vois que le toit tout rouillé de ce local, je me serre les poings l'un contre l'autre et je dis :

"Mon Dieu, pourquoi me l'as-tu enlevée ? Nous étions heureux, pourquoi, mais pourquoi n'as-tu pas empêché cette voiture folle de la renverser, elle n'a jamais fait de mal à personne, elle allait chercher du pain pour le déjeuner, mon Dieu pourquoi ?"

À quoi, va bien me servir tout ce temps de libre, je vais le consacrer à m'occuper de mes petits bambins et aux associations, il faut bien que je m'occupe, je ne suis pas du genre à rester toutes les journées le derrière dans mon fauteuil. Peut-être que je m'occuperais également de ceux qui ont besoin d'aide, car j'ai un cœur énorme, je suis comme étaient ma femme et ma maman.

En fouinant encore un peu, je trouve une vieille pierre, elle est curieuse, elle est sûrement de la préhistoire. Je me souviens que je l'ai trouvé dans un mur, en voulant fixer un lavabo, chez une mamie. Cette mamie me l'a donnée, elle ne voulait pas la garder, j'insistais pour qu'elle la garde pour ses enfants ou ses petits-enfants, mais elle m'a confié qu'elle était seule, que tous les siens l'ont abandonnée. Je voyais qu'elle m'aimait bien, elle aimait discuter avec moi, je passais des heures à l'écouter. Elle inventait n'importe quoi pour me faire venir et elle payait une facture à chaque fois pour ne pas éveiller les soupçons de mon patron. Je la rendais heureuse, elle n'avait besoin que de compagnie, une compagnie qui lui coûtait très cher, mais elle disait toujours :

"Ce n'est pas grave, j'ai de l'argent, je suis très riche, je suis bien avec vous, chaque fois que vous venez, je passe un agréable moment; je dois sûrement vous barber avec mes vieilles histoires, mais vous m'écoutez et ça me fait un bien énorme."

Je lui expliquais que je ne pouvais pas être là en permanence, que j'avais du travail et qu'il fallait qu'elle garde son argent pour ses héritiers, mais cela la fâchait.

"Ceux-là, je ne les ai jamais revus depuis la mort de mon fils à la guerre, ma belle-fille est partie avec mes petits-enfants et je n'ai jamais revu qui que ce soit; ils viendront bien pour récupérer mes sous lorsque je serais morte" me disait-elle d'un air fatigué.

Elle tomba malade et termina ses jours à la maison de retraite; je continuais d'aller la voir sur mon temps libre.

Je pose cette pierre délicatement dans ma caisse à outils et je me dirige vers une armoire, je n'ai pas la clé, je tire sur les portes, celles-ci tombent en morceaux, car tout est verrouillé. Cette armoire est quasiment vide, il n'y a que quelques petits bouts de cuivre. Ces bouts de cuivre provenaient des chutes qui ne pouvaient plus servir; je les récupérais donc et à chaque

fin d'année, je les vendais à un marchand de ferraille, je pouvais ainsi offrir des cadeaux à mes enfants pour les fêtes de Noël.

Je bouscule ensuite quelques planches et je découvre ma première mobylette, ou ce qu'il en reste, car je l'avais entièrement démontée pour vendre les pièces détachées. Je la tiens des deux mains et je me mets à lui parler :

"Sacrée bécane, ah ! Si tu pouvais parler, eh puis non, c'est mieux comme ça, tais-toi!"

Je me souviens que je faisais le mariole avec, j'étais fière, les filles se bouscuaient pour s'asseoir derrière moi, j'aimais ça, surtout lorsqu'elles me serraient très fort par la taille, je sentais leur doux parfum et j'avais le souffle de leur respiration dans le cou, j'allais encore plus vite, pour qu'elles me serrent encore plus fort.

Je relâche ma mobylette, ce qui fit une énorme poussière; je regarde ma montre en pensant qu'il faudrait l'emmener à la déchetterie, mais il est trop tard, c'est déjà fermé.

Je soulève ma caisse à outils, mais comme le fond est tout rouillé et percé, tout passe au travers, là je me dis :

"Pauvre caisse, tu es comme le bonhomme, tu as fait ton temps, tu es bonne pour la retraite, mais rassure-toi, je vais te réparer, on ne se sépare pas de ses souvenirs comme ça".

Je vais chercher une brouette et je pose délicatement toutes mes vieilleries dedans ; mon ventre se met à gargouiller, c'est normal, je n'ai pas mangé ce midi, je n'y ai même pas pensé. Je me dirige ensuite vers le grand hangar de l'entreprise en poussant ma brouette pleine à déborder, afin de la mettre à l'intérieur, car désormais, je reviendrai la chercher demain, je trouve bizarre de voir les voitures de l'entreprise dehors, habituellement à cette heure, elles sont



à l'intérieur. Tout est calme, je m'étonne même de n'avoir vu personne de la journée, pas même le patron.

"Je suis déjà oublié, ce n'est pas sympathique de leur part" me dis-je.

Je pousse la grande porte coulissante qui fait toujours énormément de bruit, elle grince, je regarde en haut en pensant que désormais, ce n'est pas moi qui mettra de la graisse sur les glissières, j'appuie sur l'interrupteur pour éclairer ce grand hangar, mais quelle fut ma surprise; un énorme buffet était là, dressé devant moi, et derrière, tous m'attendaient, le patron, sa femme, les ouvriers, mes enfants et petits-enfants, j'étais sans voix, je les regardais tous, je ne bougeais pas, mes jambes tremblaient; mes petits enfants se sont jetés dans mes bras, je suis un homme heureux.

J'entends tambouriner à la porte et quelqu'un crie « alors, tu te lèves, tu as oublié ton anniversaire ? »

Je m'assieds dans mon lit, je me frotte le front et je me dis "que se passe-t-il, j'ai rêvé, mais ce vieux local, il n'existe plus depuis longtemps. "

Les bruits sont encore plus fort, je crie « oui, j'arrive, ne cassez pas la porte »

Je me lève et me dirige vers la porte d'entrée.